

Le Paris des artistes

vu par la presse
étrangère

Pages
SPÉCIALES

Une claque visuelle
dans la grisaille
parisienne II
L'Opéra-Comique
renaît III
Cent ans d'ombres
chinoises IV
Les lettres de
l'art VIII



Une claque visuelle dans la grisaille parisienne

La plus récente des galeries de street art parisiennes a un accent espagnol. Son objectif : promouvoir les talents inconnus et sortir du cercle habituel des graffeurs exposés dans la capitale française.

— **El Mundo** (extraits) *Madrid*

La Carrer del Comerç, dans le quartier barcelonais d'El Born, ne ressemble en rien à l'avenue Matignon à Paris. Dans cette dernière, d'élégantes bâtisses néoclassiques abritent des boutiques de luxe avec cette fameuse note d'aristocratie à la française. Dans la Carrer del Comerç, on trouve des bars alternatifs et des magasins de jeunes designers. Mais depuis cet été, la Carrer del Comerç et l'avenue Matignon ont une chose en commun : le street art.

Une nouvelle galerie située au numéro 35 de l'avenue parisienne, Adda & Taxie, présente pour la

première fois dans la capitale française les œuvres géométriques et colorées de l'artiste espagnol Okuda San Miguel. La responsable de cet événement est Anna Dimitrova, promotrice d'art urbain, directrice depuis 2010 de la Montana Gallery, à Barcelone (la première galerie spécialisée en graffiti sur le territoire espagnol et qui se trouve, bien entendu, dans la Carrer del Comerç). Elle vient d'ouvrir Adda & Taxie, à Paris, avec son associée, Valériane Mondot.

L'art urbain, c'est son truc : "Il y a toujours plus d'intensité dans la rue, il s'y passe davantage de choses, les artistes peignent plus librement", explique-t-elle. C'est l'esprit de la rue qui l'a menée sur la

↑ Réalisation de la Joconde d'Okuda, dans le XIII^e arrondissement de Paris, en juin 2017. Photo Ink and Mouvement

→ *Mona Lisa regardant le futur*, par Okuda San Miguel. Adda & Taxie, Paris



← Page précédente : *A Little Talk, Paris (détail)*, 2015, par l'artiste sud-coréenne Jieun Park, exposée à la Redsea Gallery de Singapour. Photo Redsea Gallery, Singapour

bourgeoise avenue Matignon et lui a fait peindre les murs de sa galerie en vert lime, orange acide et rose chewing-gum, assortis aux couleurs intenses utilisées par Okuda dans ses fresques murales ou les églises abandonnées auxquelles il a donné une nouvelle vie. “C’est une claqué visuelle dans un Paris gris et bien ordonné”, concède-t-elle.

La galeriste assume complètement sa démarche. “Nous voulions amener l’art urbain au cœur de Paris, dit-elle avec un sourire. Nous sommes tout près de Sotheby’s, de Christie’s et du palais présidentiel, dans une rue remplie d’antiquaires et de galeries d’art classiques qui vendent des Picasso. L’ouverture d’une galerie de street art par deux femmes a fait l’effet d’un choc.”

Anna Dimitrova a un accent de partout et de nulle part à la fois. Sa mère est autrichienne, elle-même est née à Sofia. Elle est partie habiter au Maroc à 9 ans, en Espagne à 18 ans, et passe la plus grande partie de sa vie dans les avions. “Paris a une importance fondamentale dans l’histoire de l’art urbain”, poursuit-elle. Il y a dans les banlieues et les quartiers éloignés du centre-ville beaucoup de rage contre le système, une créativité qui explose et énor-

“Il y a plus d’intensité dans la rue, les artistes peignent plus librement.”

Anna Dimitrova,
DIRECTRICE DE LA GALERIE ADDA & TAXIE

mément de force contenue.” La capitale française a également engendré ses propres styles et tendances urbaines, comme le mouvement antimarques de Zevs (qui attaquait de grandes enseignes de luxe telles que Chanel ou Vuitton en “liquéfiant” leur logo jusque sur les devantures de leurs magasins).

Mais aujourd’hui “le cercle des galeries d’art urbain à Paris est assez fermé, ce sont toujours les mêmes artistes qui sont exposés”, ajoute la galeriste, qui parie sans hésiter sur les talents espagnols. Comme Okuda, l’un des meilleurs.

Anna Dimitrova a commencé sa carrière dans l’univers de la publicité et du marketing, mais l’a quitté pour le street art. Un art qu’elle ne peut dissocier ni esthétiquement ni sentimentalement de la rue. “L’art urbain a un pouvoir transformateur, intégrateur, il peut changer la vie des gens”, affirme-t-elle. Comme lorsque El Niño de las Pinturas – un fabuleux artiste grenadin – a peint une forêt dans un quartier très modeste d’une ville marocaine, juste en face d’un orphelinat, un lieu triste auquel l’œuvre a redonné la joie. Ce travail faisait partie de la série *Urban Gardens*, dont l’objectif était de rendre aux villes le vert qu’elles avaient perdu.

À la Montana Gallery, Anna Dimitrova continue de faire connaître de nouveaux talents. Cet été, comme si elle avait inconsciemment voulu faire un clin d’œil à sa nouvelle galerie parisienne, elle y a inauguré l’exposition “*Symbiosis. Un experimento del Dr Case*” [“Symbiose. Une expérience du Dr Case”]. Dr Case est un photographe qui retravaille ses images avec un logiciel. Cette fois, il a photographié des artistes de street art (parmi lesquels Boris Hoppek, Zosen, Kenor et BToy) et greffé sur leur visage des échantillons de leurs œuvres. Et ainsi opéré une symbiose.

—**Vanessa Graell**
Publié le 13 juillet

→ L’Opéra-Comique après sa rénovation en mai 2017.

Photo Dmitry Kostyukov/The New York Times



L’Opéra-Comique renaît

L’édifice tricentenaire trouve un nouveau souffle en revisitant des classiques à travers des mises en scène aériennes. Il a même inspiré une pâtisserie.

—**The New York Times** *New York*

A Paris, l’Opéra-Comique existe sous une forme ou une autre depuis 1783. Installé sur la discrète place Boieldieu, dans le II^e arrondissement, c’est l’une des plus anciennes salles de spectacle de la capitale. Sa demeure actuelle, un élégant bâtiment paré de grandes colonnes et de statues classiques, a ouvert en 1898 après l’incendie des deux précédentes incarnations du théâtre.

Pour le public contemporain, l’opéra peut sembler “démodé, rétrograde et vieux jeu”, admet Olivier Mantei, directeur de l’Opéra-Comique. Il s’est donné pour mission de revitaliser le genre, en gardant ses fidèles spectateurs tout en courtisant de nouveaux amateurs. Pour cela, il est allé fouiller au cœur d’une tradition de l’Opéra-Comique – l’innovation – pour fixer un nouveau cap.

“Un opéra qui ne crée pas de spectacle contemporain est un opéra moribond, pauvre et qui se repose sur ses lauriers”, ajoute Olivier Mantei, qui a commandé deux nouveaux opéras en 2017. Dans la salle rénovée, il met aussi un point d’honneur à ressusciter des œuvres abandonnées de longue date et à réinterpréter des classiques baroques.

Dans une ville synonyme de culture, l’Opéra-Comique cherche délibérément à créer un art du XXI^e siècle pour les Parisiens d’aujourd’hui. L’actuel directeur a supervisé un chantier de restauration qui a duré dix-huit mois et coûté 17 millions d’euros, un budget pris en charge par l’État. Tout a été fait pour préserver les détails de cette salle telle qu’elle existait en 1898.

Pour présenter au public le nouvel Opéra-Comique, Olivier Mantei et son équipe n’ont pas choisi un opéra contemporain, mais une œuvre ancienne remise au goût du jour, *Alcione*, du compositeur baroque français Marin Marais. Elle n’avait pas été jouée à Paris depuis 1771, et les premières représentations ont eu lieu à la fin avril.

La direction musicale a été confiée à Jordi Savall, chef d’orchestre baroque renommé et virtuose de la viole de gambe. Et c’est Louise Moaty, une

scénographe à l’expérience artistique hétéroclite, qui a été chargée de la mise en scène, et non un metteur en scène d’opéra classique. Danseurs et acrobates, suspendus à des cordes et harnais, passent une bonne partie du spectacle en apesanteur. La représentation semble voltiger du début à la fin, qu’Apollon monte vers les cieux ou que des Furies surgissent des Enfers pour incendier le palais où se tient le mariage des deux amants maudits. Cette danse aérienne a pour but de divertir les demi-dieux et les créatures mythiques qui folâtraient non loin, mais aussi de transporter le public.

Magie. “Quand je mets en scène, je veux communiquer aux spectateurs une sorte d’émerveillement théâtral, quelque chose qui ranime leur innocence et les pousse à croire en la magie”, explique Louise Moaty. Pas si simple dans le monde d’aujourd’hui, où la narration est dominée par les effets spéciaux numériques.

Outre une salle rénovée et une mise en scène moderne, l’Opéra-Comique a voulu marquer le coup d’une manière typiquement parisienne : un partenariat avec Lenôtre pour créer un gâteau emblématique. Jean-Christophe Jeanson, chef pâtissier de la Maison Lenôtre, a décidé de s’inspirer du dôme de l’Opéra-Comique et de le recouvrir d’un velours de pâte d’amande à la framboise. À l’intérieur, on y trouve un biscuit façon biscuit de Reims. La touche finale est une simple feuille d’or.

Jean-Christophe Jeanson explique n’avoir jamais été à l’opéra avant de se lancer dans cette création, mais le chef d’orchestre [Jordi Savall] est rapidement devenu son allié créatif. “Nous avons compris que notre travail était tout à fait dans le même esprit”, raconte le chef pâtissier. Je lui ai dit : “Vous êtes le chef d’orchestre. Vous avez tous les ingrédients et vous savez les marier, les faire danser ensemble. Chacun d’entre eux a sa place.”

Et de conclure : “Nous voulons susciter des émotions chez les gens, qu’ils dégustent le dessert ou assistent à la représentation.”

—**Alissa J. Rubin**
Publié le 20 juin

Cent ans d'ombres chinoises

Depuis près d'un siècle, la capitale française constitue un refuge et une inspiration pour de nombreux artistes chinois. Ils y puisent une grande liberté artistique et l'influencent en profondeur.

—South China Morning Post
(extraits) Hong Kong

En 1989, Jean-Hubert Martin a fait trembler la scène artistique parisienne quand il a inauguré "Magiciens de la Terre", une exposition marquante qui a provoqué un débat houleux sur le fossé présumé entre l'art occidental et non occidental. En exposant des œuvres d'Asie et d'Afrique à une époque où les "expositions internationales" présentaient les œuvres d'artistes new-yorkais, le directeur du Centre Pompidou a révélé à ses pairs toute la diversité de l'art contemporain et leur a montré que se limiter à la perspective européenne ou américaine était borné et narcissique.

Une grande partie de l'exposition était consacrée à l'art contemporain chinois et l'un de ses effets les plus inattendus et durables a été l'émigration de plusieurs artistes chinois venus à Paris pour le vernissage. Organisée à l'époque des manifestations de la place Tian'anmen, elle a été la première, voire la seule, occasion pour ces peintres et sculpteurs de vivre dans un pays qui vantait la liberté de ses artistes. Près de trente ans plus tard, nombre d'entre eux sont toujours installés dans la capitale française.

Les défections ont fait les gros titres dans le monde entier, mais elles n'étaient pas inédites. Au contraire, elles ont permis à Paris de réaffirmer sa réputation de refuge pour les artistes chinois, un rôle qu'elle jouait déjà depuis soixante ans.

Pendant la première moitié du xx^e siècle, la scène artistique parisienne était la plus dynamique du monde. La capitale avait décroché ce titre convoité notamment grâce à de nombreux artistes immigrés, arrivés en France avec une grande palette de styles. Des hommes tels que Picasso, Chagall, Miró, Modigliani et Dalí ont été célébrés pour leur contribution à la vague avant-gardiste, mais on ne peut en dire autant des artistes chinois qui se sont installés à Paris dans l'entre-deux-guerres et après la Seconde Guerre mondiale. Accompagnés de leurs traditions millénaires et d'une esthétique en décalage total avec l'art occidental de l'époque, ils ont provoqué un choc culturel qui a beaucoup influencé les artistes eux-mêmes et la conception française de la culture.

Sanyu [1901-1966] et Lin Fengmian [1900-1991], certes moins célèbres que leurs homologues espagnols, ont fait partie intégrante de la scène parisienne dès 1930. Sanyu, né dans la province du Sichuan, avait appris la peinture et la calligraphie traditionnelles chinoises. Il est devenu une figure emblématique de la scène artistique de Montparnasse et a été profondément influencé par les mythiques salons parisiens. "Sanyu a fait partie de la bohème parisienne jusqu'à sa mort en France, en 1966, explique Clara Rivollet, spécialiste de l'art asiatique chez Christie's, à Paris. Il a été le premier peintre chinois à s'installer définitivement à Paris, c'est pourquoi il occupe une place unique dans l'histoire de l'art moderne chinois, car il est au carrefour de l'Europe et de la Chine. Paris a offert la liberté à Sanyu, qui a ainsi échappé à un académisme assez strict. Il a notamment choisi les enseignements

Pendant la première moitié du xx^e siècle, la scène artistique parisienne était la plus dynamique au monde.



← Lalan, peintre et première épouse de Zao Wou-ki à Paris, en 1950.

Photo courtesy of Kwai Fung Hin Art Gallery



libres de l'académie de la Grande-Chaumière plutôt que ceux des Beaux-Arts, en partie parce qu'elle proposait des cours avec des modèles nus, qui n'existaient pas en Chine et qui sont devenus un aspect essentiel de son œuvre."

Ces artistes se sont progressivement fait une place dans l'entre-deux-guerres, et les commissaires d'exposition parisiens sont devenus sensibles à leur travail. En 1933, Paris a été la première capitale européenne à exposer des peintures contemporaines chinoises, présentées au musée du Jeu de Paume. Plus de quatre-vingts artistes y ont participé, et le poète Paul Valéry a écrit un avant-propos pour le catalogue : selon lui, les artistes chinois sont "en possession de deux passés, le leur et le nôtre" – une expression devenue récurrente au cours des décennies suivantes.

Fasciné par Matisse, Chagall et le fauvisme, Lin Fengmian a passé de nombreuses années à Paris après la Première Guerre mondiale. Pour



← Un visiteur passe devant une œuvre du peintre Zao Wou-Ki, lors d'une vente aux enchères de Sotheby's à Hong Kong, en 2010.
Photo Mike Clarke/AFP

donner une chance à l'art chinois sur la scène mondiale, il a décidé qu'il fallait former les étudiants chinois aussi bien aux mouvements artistiques européens qu'aux leurs. Lin Fengmian, né dans la province de Guangdong, est rentré en Chine en 1926. Quelques années plus tard, il est devenu président de la faculté nationale des beaux-arts, à Hangzhou, qui a ensuite évolué pour devenir la prestigieuse Académie des arts.

L'un des étudiants les plus prometteurs de Lin Fengmian était Zao Wou-Ki [1920-2013], fils d'une riche famille. Poussé par son professeur à s'installer à Paris, il est devenu le plus grand artiste chinois contemporain du xx^e siècle. En novembre 2002, il a été élu à l'Académie française des Beaux-Arts, un honneur rare pour quelqu'un né à l'étranger. Pourtant, quand Zao Wou-Ki et sa femme Lalan sont arrivés à Paris en 1948, ils n'étaient qu'un jeune couple en quête d'aventure. *"Je ne crois pas qu'ils pensaient rester à Paris pour toujours, note*

Catherine Kwai, commissaire d'une rétrospective sur les œuvres de Lalan, intitulée *"Singing in Colours and Dancing in Ink"* [*"Chants de couleurs et danses à l'encre"*]. *Ils faisaient partie d'une génération qui avait de l'ambition pour son pays. Ils voulaient en savoir plus sur l'Occident et trouver un moyen d'intégrer la philosophie et la culture chinoises à la modernisation, qui leur paraissait essentielle pour l'avenir de la Chine. Et Paris était pour eux le cœur de la culture occidentale."*

Et d'ajouter : *"Zao Wou-Ki s'ennuyait. Pour lui, les jeunes devaient voyager et voir le monde, et ensuite diffuser leurs savoirs dans leur pays. Mais ils sont partis en 1948, une époque chaotique, juste avant l'arrivée au pouvoir des communistes, ce qui les a poussés à rester en France définitivement."*

Contrairement à de nombreux artistes chinois qui ont eu du mal à s'intégrer à la ville, Zao Wou-Ki et Lalan avaient assez d'argent pour vivre près du studio de Giacometti, dans le XIV^e

– l'arrondissement en vogue à l'époque. Ils avaient appris le français avant leur voyage, c'est pourquoi ils se sont rapidement fait une place dans les salons et les cercles artistiques parisiens. C'est ce qui a permis à Zao Wou-Ki, et à sa femme dans une moindre mesure, de connaître un grand succès. Comme Sanyu avant eux, ils ont su intégrer les mouvements européens à leur formation chinoise, pour ainsi créer des œuvres extraordinaires. *"Tout le monde est attaché à la tradition. Moi, j'en ai deux"*, a déclaré Zao Wou-Ki à propos de son travail.

Fusion des styles. *"Le cas de Zao Wou-Ki est inhabituel, car il a été connu d'abord en France, puis en Chine, précise Clara Rivollet. Une rétrospective lui a été consacrée au Grand Palais en 1981 et il a eu le soutien de la Galerie de France, à Paris. Il appartenait à l'école de Paris et son œuvre était interprétée sous cet angle, c'est pourquoi les collectionneurs asiatiques voient son travail d'un œil différent. Ils voient un peintre lettré qui flâne dans la nature et esquisse un paysage imaginaire, alors qu'un amateur européen ne voit que le développement formel de l'abstraction. Ainsi, pour véritablement comprendre Zao Wou-Ki, il faut connaître la peinture classique chinoise et l'art occidental. Il peint l'abstraction, mais il transpose aussi la peinture classique chinoise dans la modernité occidentale, et il écrit ainsi un nouveau chapitre de l'histoire chinoise de l'art. Sa peinture est bien plus ambitieuse que ce que perçoit l'Européen. Avec l'émergence du marché asiatique de l'art, Zao Wou-Ki a connu une seconde renommée, de bien plus grande ampleur sur la scène internationale."*

Une seconde vague migratoire a eu lieu dans les années 1980, et elle a également contribué à la fusion des styles artistiques chinois et français. Yan Pei-Ming est arrivé en France en 1980 et a commencé sa carrière européenne en faisant la plonge. Grâce à des subventions du gouvernement français, il a rapidement trouvé le succès lors de l'exposition de ses immenses portraits de Mao Zedong en noir, blanc et rouge à Beaubourg, en 1995. Yan Pei-Ming est connu pour son coup de pinceau rapide et épais, traditionnellement associé à l'expressionnisme abstrait de l'Occident, une technique qu'il a utilisée pour représenter la propagande chinoise.

"Il est difficile de savoir ce que serait mon travail si j'étais resté [en Chine], mais il serait indéniablement



différent, médite le peintre, né à Shanghai, lors d'un entretien téléphonique depuis son studio en France. *L'environnement et le style de vie des artistes restés en Chine sont sans aucun doute différents, c'est pourquoi leur travail l'est aussi. En ce qui me concerne, je suis un artiste nomade, sans frontières.*"

Son art est peut-être nomade, mais Yan Pei-Ming est pleinement intégré à la culture française. Il se qualifie de "très français", et le gouvernement est d'accord, puisqu'il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 2008, avant d'accompagner Nicolas Sarkozy, alors chef de l'État, lors d'un déplacement en Chine. *"La France est une incroyable source d'inspiration pour moi et d'autres artistes chinois, et elle m'a permis de mieux comprendre mon pays natal, précise-t-il. Les contrastes sont nombreux entre les deux pays. Pour les Chinois, les discussions portent avant tout sur les affaires, alors qu'en France c'est l'œuvre qui prime. Mais en déménageant j'ai surtout abandonné l'art chinois de la propagande et découvert l'art à l'échelle de l'individu."*

Retrouver une voix politique. L'un des plus célèbres sculpteurs contemporains chinois, Wang Keping, a fait voler en éclats le monde de l'art en Chine à la fin des années 1970, en même temps qu'Ai Weiwei, mais il a passé les trente dernières années à Paris. Son exil l'a aidé à comprendre la Chine et à exprimer plus franchement ses convictions politiques – des sujets qu'il évoque en détail. *"Pour ceux qui ne s'intéressent pas à la politique, il est maintenant possible d'avoir en Chine une grande liberté artistique, mais pas de voix politique. Je pense qu'un véritable artiste veut intégrer son point de vue à son travail. C'est pourquoi on s'oppose au gouvernement ou on le soutient, explique le sculpteur sur bois, né à Pékin. J'ai toujours dit que si j'étais resté là-bas, je serais soit riche, soit en prison."*

Wang Keping, membre fondateur du collectif pékinois The Stars, qui défend la liberté artistique dans l'art contemporain, a beaucoup lutté pour le droit à la création avant d'émigrer. Se sent-il coupable d'être parti ? Il fait non de la tête. *"J'ai besoin d'être libre, précise-t-il. La révolution culturelle avait anéanti la culture chinoise, à tel point que les artistes étaient vus comme des opposants politiques et des fauteurs de troubles, même si s'installer à Paris comportait aussi son lot de difficultés. En tant qu'artiste chinois, on est souvent limité à deux solutions : perpétuer les*

traditions et les arts chinois, car les Occidentaux les achèteront, ou devenir un artiste européen. J'ai décidé de n'emprunter aucun de ces chemins, c'est pourquoi certains commissaires ne retiennent pas mes œuvres pour les expositions chinoises, car elles n'ont pas l'élément traditionnel qu'ils cherchent."

Mais les temps changent : Wang Keping et Yan Pei-Ming, ainsi que certains de leurs contemporains installés à Paris, tels que Huang Yong Ping et Li Shuang, ont remarqué que leurs œuvres suscitaient une demande bien plus forte depuis l'émergence du marché asiatique de l'art. Après avoir été sensibilisé pendant plusieurs décennies aux artistes chinois, le public français se fascine de plus en plus pour l'art asiatique, comme en témoignent les nombreuses expositions organisées à Paris sur ce thème depuis deux ans.

"Actuellement, les plus grands collectionneurs d'art chinois en dehors de l'Asie vivent en Europe – pas aux États-Unis –, et surtout en Suisse, en France et en Belgique", constate le Français Alexandre Errera, directeur d'un réseau qui met en contact de jeunes collectionneurs d'art, appelé The New Circle, et fondateur de la plateforme d'exposition-vente Artshare, à Hong Kong. "Dans les pays francophiles, il existe des liens étroits avec l'art chinois, ce qui est compréhensible au vu de notre histoire. Les

"Si j'étais resté là-bas, je serais soit riche, soit en prison."

Wang Keping,
SCULPTEUR

Chinois ont apposé leur marque à Paris, et maintenant les artistes français comme Fabienne Verdier sont fortement influencés par leurs traditions artistiques. De leur côté, des commissaires d'exposition et des photographes français s'installent à Shanghai et Hong Kong. Ils ouvrent des galeries (l'Edouard Malingue Gallery, par exemple) et participent à des manifestations telles que le festival culturel Le French May [à Hong Kong]."

Paris, dont l'influence s'essouffle dans le monde de l'art par rapport à New York et Londres, cherche naturellement à devenir la capitale de l'art contemporain asiatique en Europe. Et pour

↑ **La Carte du monde, de Huang Yong Ping, présentée à Rome en 2014.**

Photo Gabriel Bouys/AFP

↵ **Quatre nus, de Sanyu, lors d'une présentation de Christie's à Hong Kong, en 2005.**

Photo Samantha Sin/AFP

asseoir cette réputation, la première foire d'art contemporain asiatique en Occident a eu lieu en 2015. Dans un immeuble haussmannien sur l'avenue Hoche, Asia Now a lieu en octobre pendant quatre jours, au même moment que la Foire internationale d'art contemporain (Fiac, le plus grand salon d'art de la ville) ; elle expose des œuvres venues des trente galeries les plus renommées d'Asie.

Il n'est pas certain que Paris réussisse à devenir un grand centre de l'art asiatique, car Hong Kong est déjà une plaque tournante d'envergure mondiale, mais plusieurs mécènes aident les artistes chinois à s'installer à Paris, plus provisoirement et moins théâtralement qu'autrefois.

Adrian Cheng Chi-kong, né à Hong Kong, a créé la K11 Art Foundation en 2010 pour aider les jeunes artistes et leur donner l'occasion d'étudier à l'étranger. Depuis, il a lancé des partenariats avec deux établissements parisiens, le palais de Tokyo (dont le conservateur était, jusqu'en 2015, Jo-ey Tang, né à Hong Kong) et le Centre Pompidou. Ensemble, ils ont fait venir un certain nombre de jeunes artistes talentueux dans la capitale française.

Espérons que ces jeunes hommes et femmes perpétueront une tradition : défier nos perceptions et combler le fossé présumé entre les arts contemporains occidental et chinois.

—Melissa Twigg
Publié le 6 janvier

SOURCE



SOUTH CHINA MORNING POST

Hong Kong, Hong Kong
Quotidien, 100 000 ex.
scmp.com

Le grand quotidien de langue anglaise de Hong Kong est depuis avril 2016 la propriété de Jack Ma (Ma Yun), patron du géant du commerce électronique chinois Alibaba. Cette acquisition a suscité de fortes craintes que la liberté de ton et la qualité journalistique de ce journal s'érode, voire disparaisse. Quoi qu'il en soit, le SCMP demeure indispensable à qui veut suivre la Chine.

Les lettres de l'art

À Paris, l'art contemporain se savoure aussi dans les livres. Ce magazine britannique spécialisé s'étonne du nombre de librairies consacrées à la littérature artistique au cœur de la capitale.

—Apollo Magazine (extraits) Londres

Si quelqu'un en doutait encore, l'ouverture d'une librairie par la célèbre galeriste Marian Goodman confirme qu'à Paris le monde de l'art et celui des livres s'entrecroisent. En 2016, les éditeurs français ont publié pas moins de 5 652 livres d'art. Ici, les artistes ont souvent l'amour du livre, et les livres sont toujours magnifiques.

Marian Goodman, qui a des galeries à New York, Londres et Paris, a commencé sa carrière en vendant des éditions numérotées, des livres-objets et d'autres ouvrages en 1965. La nouvelle librairie Marian Goodman, à quelques pas de sa spacieuse galerie du Marais, boucle la boucle.

Naturellement, la librairie vend des livres, des reproductions et des éditions numérotées d'artistes avec lesquels la galerie travaille. Lors de ma dernière visite, plusieurs beaux livres de photographies de Thomas Struth ont attiré mon attention, ainsi que de complexes gravures sur bois créées par William Kentridge pour sa série *Triumphs and Laments*, une fresque de 500 mètres de long réalisée à Rome en 2016. Outre les publications, il y a un petit espace où ont notamment été présentées des photos de James Welling, en complément de l'exposition qui lui était consacrée dans la galerie principale. "Nous espérons que ce lieu sera pour nos artistes une nouvelle dimension à explorer et une nouvelle occasion d'exprimer leur créativité", explique le directeur de la galerie, Nicolas Nahab.

Pour l'amour des livres. La boutique de Marian Goodman vient enrichir un milieu de plus en plus diversifié. À quelques rues de là, on trouve la librairie d'un vénérable marchand d'art, Yvon Lambert. Il a ouvert sa galerie en 1966 et s'est fait un nom en défendant les minimalistes et conceptualistes américains, comme Carl Andre et Lawrence Weiner. Il coopère depuis 1992 avec des artistes pour produire de sublimes livres d'artiste en édition limitée. En 2014, il a fermé sa galerie parisienne pour se concentrer sur sa fondation – la Collection Lambert en Avignon – et sur sa librairie, ouverte en 2001. Yvon Lambert inscrit son travail dans la longue tradition des grands marchands et éditeurs d'art, tels qu'Ambroise Vollard, Aimé Maeght et Daniel-Henry Kahnweiler. "En France, nous aimons les livres, m'affirme-t-il au milieu des cartons dans le sous-sol de sa boutique. Ici, la tradition des beaux livres est très ancienne."

Mais les galeristes établis de longue date ne sont pas les seuls à apposer leur marque dans l'édition artistique. L'un des projets récents les plus fascinants est le minuscule mais génial *Section 7 Books*, géré par le critique et commissaire d'exposition Benjamin Thorel avec un

collectif d'artistes et d'auteurs. Temporaire à l'origine, l'initiative est née dans l'espace Castillo/Corrales à Belleville. Quand cette galerie a fermé en 2015, Benjamin Thorel a décidé de sauver *Section 7 Books* pour déterminer dans quelle mesure l'édition pouvait devenir une source de revenus remplaçant le modèle traditionnel des galeries. Les livres sont généralement moins chers à fabriquer et à vendre que les œuvres d'art. Ils ne nécessitent pas de grands ateliers ou de nombreux équipements spécialisés. Leur diffusion est plus facile. Et les livres sont sans doute plus accessibles. En France comme ailleurs, l'art contemporain est souvent jugé plus élitiste que la littérature. "L'édition semble un terrain plus propice à la nouveauté", estime Benjamin Thorel. Cette analyse explique peut-être aussi l'émergence de librairies atypiques comme *Volume*, et celle d'éditeurs indépendants tels que les éditions Bessard, Poursuite et les éditions Dilecta.

Dans les locaux de *Section 7 Books*, dissimulés dans un passage couvert, Benjamin Thorel "tente de ne plus être dépendant des subventions publiques". Cela nécessite de fidéliser une clientèle, à l'échelle locale et internationale. Mais il faut aussi offrir de la nouveauté : Benjamin Thorel essaie "de proposer à Paris des livres qu'on ne trouve nulle part ailleurs", comme des œuvres

SOURCE



APOLLO MAGAZINE

Londres, Royaume-Uni
Mensuel

apollo-magazine.com

Fondé en 1925, *Apollo Magazine* se présente comme l'un des plus anciens magazines britanniques consacrés aux arts visuels, et par conséquent comme l'un des plus respectés.

↓ *Senza titolo*, 1998, d'Ettore Spalletti, présenté à la librairie Marian Goodman.

Courtesy Ettore Spalletti et librairie-galerie Marian Goodman

en anglais ou dans d'autres langues étrangères, souvent difficiles à dénicher. Outre les magazines et livres d'artistes, il met l'accent sur les éditeurs indépendants, et la librairie a aussi en stock une foule de merveilleux titres, que je n'avais pas vus ailleurs pour la plupart.

Éloge de la lenteur. C'est au Salon Offprint en 2016 que j'ai découvert les œuvres de Peeping Tom, un éditeur qui aborde l'art et les livres sous un angle collaboratif. Installé aux Lilas, Peeping Tom a d'abord été un collectif qui organisait des événements et des expositions d'art. Depuis 2008, ils produisent une série de livres appelée *Peeping Tom's Digest*. Chaque volume aborde la scène artistique d'une ville – Berlin, Mexico, Beyrouth et Paris, jusqu'à présent – et mène l'enquête sur le terrain, grâce à des réunions, à divers événements et au bouche-à-oreille, pour donner non seulement un aperçu du milieu de l'art dans ces villes, mais aussi créer une communauté de collaborateurs et de lecteurs autour de chaque publication. Il faut environ deux ans pour concevoir chaque tome. "Les projets éphémères sont trop frénétiques, tristes et frustrants pour moi, s'exclame la cofondatrice de Peeping Tom, Caroline Niémant. Je préfère un processus éditorial long, fastidieux et tranquille. On travaille à un autre rythme, plus sain, quand on fabrique des livres." Le volume de 2016, consacré à Paris, est une plongée riche, étrange et fascinante dans la vie des artistes locaux. Le manque d'argent est un thème récurrent – une source de lamentations et de potentiel. Caroline Niémant l'explique elle-même parfaitement avec une formule qui en dit long sur le monde de l'édition : "Tout le monde peut fabriquer des livres. Ils libèrent la créativité."

—Tom Jeffreys
Publié le 14 février

